

## VOYAGE EN ALGÉRIE

Henri Boulad, sj  
16-30 avril 1983

### INTRODUCTION

Il y a trois ans je découvrais la Tunisie et l'an dernier le Maroc. J'avais entrepris ces deux voyages à l'invitation des Petites Sœurs de Jésus, car en Tunisie il n'existe pas de jésuites, et au Maroc, notre seule communauté est celle de l'école d'agriculture de TEMARA qui ne compte que six membres. L'Algérie par contre possède une assez forte présence jésuite totalisant vingt compagnons regroupés en quatre résidences : deux à Alger, une à Oran et une à Constantine. En fait, leur présence est beaucoup plus diversifiée que cela, puisque beaucoup d'entre eux rayonnent dans les villes environnantes, où leur travail professionnel leur permet une insertion en plein milieu algérien.

Ma tournée actuelle en Algérie se situe dans la ligne des contacts que j'ai cherché à prendre avec d'autres pays d'Afrique du Nord, pour établir des ponts et ouvrir des portes à une éventuelle collaboration entre eux et les jésuites du Proche-Orient. En effet, les jésuites d'Afrique du Nord sentent que leur présence massivement française gagnerait à être plus « panachée » et qu'une internationalisation devrait être envisagée. Un des moyens d'y parvenir pourrait être une forme de rattachement à la Province jésuite du Proche-Orient.

### Départ du Caire et arrivée à Alger

L'avion est plein de jeunes Algériens (ouvriers pour la plupart) rentrant au pays sans doute pour un temps de vacances. Presque aucun élément féminin dans l'avion.

Nous survolons la Sardaigne, montagneuse et boisée, dont les côtes aux mille contours se détachent sur le fond tout bleu de la mer. Puis c'est le littoral d'Afrique du Nord aux grandes étendues cultivées, découpées en quadrilatères réguliers, avec tout au fond, dans la brume, la chaîne de l'Atlas se profilant à l'horizon.

Nous voici enfin à l'aéroport d'Alger, où ma qualité d'égyptien me vaut de la part du fonctionnaire un accueil plutôt désagréable. En effet les accords de Camp David ont classé les Egyptiens parmi les traîtres à la cause arabe.

Le fonctionnaire me demande qui je suis, où je vais et ce que je viens faire. J'essaie de lui expliquer que je suis un religieux jésuite. Mais il ne comprend ni le mot religieux ni le mot jésuite et me demande de lui parler arabe.

Mais mon parler égyptien lui est aussi incompréhensible, et les mots "*raheb*", "*kâhen*", "*kassis*", et "*yassu'i*" sont du chinois pour lui. Ce qui le rend soupçonneux, brusque et presque grossier.

J'apprendrai par la suite qu'en fait de religieux, les Algériens ne connaissent que les "Pères Blancs" auxquels ils assimilent tous les autres hommes d'Église. D'autre part, l'adresse que je présente au fonctionnaire n'est qu'une boîte postale d'un tout petit bled, M'SILA - où loge le P. Louis Perret, responsable des jésuites d'Algérie. Le nom de ce bled

perdu dans l'arrière pays qui a aussi été paraît-il, le lieu de réclusion de Ben Bella, ne fait qu'augmenter les soupçons du fonctionnaire et fait monter sa colère d'un cran.

Finalement, deux personnes venues pour nous accueillir, Sr Franca - d'origine sarde - Provinciale des Petites Sœurs d'Algérie et Louis de Laître, jésuite, interviennent auprès du bonhomme pour me garantir et lui préciser mon lieu de résidence à Alger. Son attitude vis à vis d'eux est beaucoup plus sympathique et accueillante que celle qu'il a adoptée à mon égard.

Sur notre trajet vers la ville d'Alger, nous apercevons à gauche sur une hauteur un imposant bâtiment flanqué de deux ailes, construit pour être un grand centre d'études islamiques mais qui a fini par devenir un Institut de langues étrangères. J'apprends que les autres instituts islamiques du pays ont subi le même sort, ou ont été transformés en lycées d'Etat, au moment de la nationalisation des écoles privées en 1976. Comment interpréter ce changement de destination ? Il paraît qu'il n'existe en Algérie ni d'école de "Chariaa", ni de faculté d'islamologie. Pourquoi ?...

Plus loin nous apercevons un immense monument inauguré l'an dernier et commémorant le vingtième anniversaire de l'Indépendance, conquise en 1962 au terme d'une lutte héroïque de près de dix ans. Les Algériens affirment d'ailleurs que la seule vraie révolution arabe est la leur - ce en quoi ils n'ont pas complètement tort. Ben Bella, fut le premier président de l'Algérie indépendante, de 1962 à 1965. Houari Boumédiène lui a succédé de 1965 à 1978, suivi par l'actuel président : Chabli Benjedid.

L'Algérie, république démocratique à parti unique, est - après le Soudan - le plus vaste pays d'Afrique. Sa superficie représentant deux fois et quart celle de l'Egypte et cinq fois celle de la France.

Partout se dressent d'énormes HLM et de grands ensembles tout pavoisés de séchoirs aux vêtements bigarrés. Cet effort de construction est bien loin de suffire à loger une population de vingt millions d'habitants dont le taux de natalité de 3,3% est encore plus élevé que celui d'Egypte. Le quart de la population a moins de sept ans et la moitié moins de seize. Par ailleurs l'exode rural massif des gens vers la capitale, fait que cette dernière a déjà atteint le chiffre de deux millions d'habitants - ce qui pour ici est énorme.

Nous sommes à l'heure de la sortie des écoles et l'on voit partout des élèves - garçons et filles - cartables sur le dos ou à la main, regagner la maison. Ce qui me frappe c'est qu'ils sont beaucoup moins bruyants et exubérants que nos gosses Egypte. Cette remarque vaut pour l'ensemble de la jeunesse et du peuple algérien, qui est plus dur et plus sombre que le peuple égyptien ; plus fier et plus individualiste aussi, avec une certaine tristesse dans le regard. Les visages sont bruns, souvent triangulaires et anguleux, avec une chevelure touffue et tourmentée.

L'horaire scolaire comporte ici deux temps, un le matin et l'autre l'après-midi, comme en France. Mais vu l'insuffisance des locaux scolaires, chacune de ces demi-journées est divisée elle-même en deux, pour permettre deux fournées successives - si bien que l'élève vient deux fois par jour à l'école, chaque fois pour deux heures de temps.

Nous atteignons enfin Alger la Blanche, Alger la verdoyante, s'étalant magnifiquement à flanc de colline en un cirque vallonné dominant la mer. Ici, de splendides villas enfouies au cœur de bouquets d'arbres, là de grands immeubles tout blancs aux volets bleus – style dix-neuvième siècle, surplombant des rues tortueuses et grimpantes. Tout en bas, face au port, la gare maritime, doublée de la gare ferroviaire, se cache en contrebas de l'imposant bâtiment du Parlement.

A l'extrême ouest de la ville, surplombant la mer, domine l'imposante cathédrale de Notre-Dame d'Afrique, au style orientalo-byzantin si particulier. L'intérieur est presque entièrement recouvert d'ex-voto, dont deux attribués au P. Charles de Foucauld et deux autres témoignant de la reconnaissance de chrétiens kabyles convertis et signés dans l'écriture même de leur tribu.

Non loin de la cathédrale, se trouve la résidence de l'archevêque Monseigneur Duval, un couvent de clarisses, ainsi que l'ancien collège des jésuites, devenu lycée d'Etat. Nous rejoignons enfin la résidence des Petites Sœurs, où nous déposons nos deux compagnes, Sr Virginia et Sr Franca. Les Petites Sœurs ont neuf maisons en Algérie groupant une cinquantaine de religieuses. Il ne faut pas oublier en effet que ce pays est la terre mère de la Congrégation.

Le P. Louis de Laître me dépose enfin à la résidence jésuite de Ben-Smen où j'habiterai jusqu'à mercredi matin, date de mon départ pour Oran. Le P. de Laître, mathématicien de formation, a vécu une dizaine d'années à Madagascar comme responsable de l'Observatoire de Tananarive, avant de venir ici en 1970. Il est en ce moment professeur de maths dans les deux classes terminales d'une école de Boufarik, à 35kms à l'Ouest d'Alger. Il fait chaque jour le trajet en voiture, mais garde comme point d'attache la résidence de Ben Smen.

Un autre jésuite partage avec lui cette résidence, le P. Henri Sanson, sociologue et anthropologue, qui a été pendant des années chercheur au CNRS ici à Alger. "Pied-Noir" depuis trois générations, il connaît à fond l'Algérie et ses problèmes pour les avoir vécus de l'intérieur, depuis sa toute petite enfance.

Un jeune médecin français, Jean-Marc Pavlovitch, hémathologue, de père yougoslave et de mère française, fait aussi communauté avec les jésuites ici cette année, en même temps que Sr Colette, religieuse infirmière mariste, qui s'occupe de l'entretien de la maison. Le vétéran du lieu, est notre cuisinier Kabyle du nom de Mohand (déformation de Mohamed). Il est tellement fidèle et honnête qu'on lui a confié la clé même du coffre-fort !...

## **DIMANCHE 17 AVRIL**

Je fais ce matin avec émerveillement la découverte de notre maison de Ben Smen petit bijou du plus pur style arabe. Cette résidence, construite par les Ottomans, il y a près de trois siècles, a un charme extraordinaire : portes aux linteaux ouvragés ; voûtes et arcades à ogives mozarabes, supportées par de fines colonnades en torsades ; petites ouvertures grillagées aux fenêtres à vitraux ; patio intérieur pavoisé de tentures, de lampions de cuivre, d'assiettes murales et de vases aux mille arabesques ; murs agrémentés de céramiques bleue, toutes fleuries, rappelant le style marocain et andalou... bref, tout ce qu'il faut pour vous plonger dans une atmosphère des *Contes de mille et une nuits*.

Ce lieu fut autrefois un centre spirituel important, où des foules de chrétiens venaient se retremper spirituellement. Avec la récession de l'Église, les jésuites ont vendu les 9/10° du terrain, ne gardant qu'un hectare et demi sur les 15 hectares de parc qu'ils possédaient.

Sur ces parcelles vendues, sont en train de se construire quantité d'habitations, si bien que la campagne environnante est en train de perdre son cachet rural et bucolique. Le gouvernement a quand même réservé aux environs un immense espace de près de 300 hectares dont il a fait un parc naturel doublé d'un zoo et d'une cité d'attractions. Un peu plus loin, une très importante cité olympique a été construite après l'Indépendance avec un stade en plein air de 80000 places, une salle omnisports de style futuriste et toutes sortes de terrains de sports, dont un grand terrain de golf tout vert.

Ce matin, le P. Sanson m'emmène pour une tournee en ville. Il me montre au passage une grande propriété boisée, qui appartenait autrefois aux jésuites. Ceux-ci y avaient établi au moment de la colonisation un orphelinat doublé d'un collège secondaire de type international. Cette propriété avait été cédée à l'Etat français au moment des lois anti-cléricales du début du siècle, qui avaient abouti à l'expulsion des jésuites du territoire algérien. La raison principale de ces mesures était notre activité missionnaire auprès des Kabyles, chose que le gouvernement français n'admettait pas. Un jésuite libanais qui en 1840 avait voulu débarquer à Alger, en avait été empêché et s'était vu obligé de rentrer chez lui par le même bateau. Le P. Sanson, qui me donne tous ces détails, me brosse une brève esquisse historique de la présence chrétienne ici.

L'Église actuelle d'Algérie n'a son origine ni dans l'ancienne Église d'Afrique du Nord (du 2<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> siècle), ni dans celle des enclaves et communautés des 16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles. Avec la colonisation française (1930-1962), c'est une Église toute nouvelle et différente qui s'installe. Florissante, elle compte en 1962, cinq évêques, 400 prêtres, 1400 religieuses, plusieurs séminaires, plus de 500 églises, des écoles, des hôpitaux, des œuvres, des mouvements d'Action Catholique, des Mouvements laïques d'inspiration chrétienne... avec près d'un million de baptisés (soit un chrétien sur dix habitants).

Cette Église était composée majoritairement d'Européens et de quelques milliers d'Algériens arabo-berbères (baptisés surtout par des missionnaires)... Cette Église forte et prospère connaîtra, au moment de l'indépendance, un déclin brutal, suite à l'exode massif des chrétiens. Il ne reste aujourd'hui que 75000 chrétiens, 200 prêtres et 500 religieuses.

En descendant la rue Michelet - actuellement Didouche Mourad - le P. Sanson m'indique la maison de son enfance, et plus loin la vieille université où il a passé sa licence avec Albert CAMUS, lui aussi ancien "Pied Noir". A cette époque, le nombre des universitaires en Algérie ne dépassait pas les quelques milliers. Il atteint aujourd'hui le nombre de 120000, répartis dans 21 centres universitaires (dont sept universités parmi lesquelles le nouveau campus d'Alger construit dans la banlieue). On prévoit qu'en l'an 2000 les étudiants atteindront le chiffre de 500000 !

(Voir la thèse de doctorat du P. Géraud GENESTE, Lyon, 1983).

Nous passons devant l'ancienne cathédrale d'Alger, désaffectée et servant actuellement de mosquée. Tel a été le cas de la plupart des églises au moment de l'Indépendance : on en a fait soit des mosquées, soit des musées, soit des salles de réunions...etc... Ce qui me frappe c'est la relative absence de mosquées dans le paysage algérois. Elles sont nettement plus rares et plus discrètes qu'au Caire – ce qui est particulièrement frappant pour quelqu'un venant d'Egypte. D'autre part presque pas de haut-parleurs et les appels à la prière sont particulièrement discrets.

Je suis aussi frappé par l'absence de mendiants en comparaison du Maroc, où ceux-ci grouillent littéralement. Le P. Sanson m'explique que cela tient à une élévation du niveau de vie, très notable par rapport à ce qu'il a pu connaître dans son enfance. Il se souvient qu'alors, les petits Algériens traînaient dans les rues et n'avaient pour vêtement qu'une blouse sur le corps et une chéchia sur la tête. A présent, ils sont chaussés, décentement vêtus et en grande majorité scolarisés.

L'ensemble de la population ici s'habille à l'européenne et un grand nombre de filles portent même le pantalon. Aucune recherche dans le vêtement, tant masculin que féminin, mais rien non plus de dépenaillé. La tenue est simple, sobre et décente comme il convient dans un pays "socialiste".

Le vêtement traditionnel féminin existe encore sous la forme d'un grand voile écru enveloppant tout le corps et cachant un ample "*chirwal*" qui dépasse par le bas. Parfois la jupe moderne prend la place du *chirwal* dans un étrange mélange d'ancien et de moderne. Mais ce qui est le plus impressionnant, c'est le petit mouchoir blanc bordé de dentelle, serré au niveau du nez, et qui donne une impression de cagoule fantomatique évoquant le Moyen Age.

Les "Soeurs musulmanes" - dont le vêtement se différencie légèrement de celui que je viens de décrire, sont en nette augmentation depuis quelques années -, même parmi les élèves des écoles. Il existe aussi quelques "barbus" - mais les uns comme les autres sont beaucoup moins nombreux et apparents qu'en Egypte.

Il paraît que l'islam algérien qui, dans les années 60-70, est passé par une période de "latence" plus ou moins "athée", est en pleine résurgence aujourd'hui sous l'influence des Frères Musulmans, qui, dans leur grande majorité, viennent d'Egypte. On m'a même dit que les cassettes de Cheikh Kéchk sont vendues partout, comme au Caire. Pour moi venant d'Egypte, cette poussée extrémiste ne me frappe guère, et j'ai au contraire l'impression de me trouver ici devant un islam très modéré et discret, ouvert à l'Occident et au christianisme. Pour illustrer ce que je dis là, je cite un texte du P. Sanson, dans sa plaquette sur l'Algérie :

« En 1965, Jamel-Eddine BENCHEIKH dans son article : *Pour un vrai visage de l'islam*, posait la question : Qui niera que le Concile Vatican II ne peut concerner les seuls chrétiens mais qu'il s'adresse au contraire à toute l'humanité ? (...)

Des problèmes aussi fondamentaux que ceux de la liberté religieuse, des rapports des pouvoirs publics et de l'Église, de la définition de la foi, et j'en passe, ne sauraient laisser indifférents. Et c'est justement sur ce point que doit porter la réflexion des Musulmans."

" Le même penseur, lors d'une intervention à l'UNESCO sur Vatican II, en avril 1966, constatait avec regret chez les siens, 'dépossédés et déracinés' par l'Histoire, une 'activité de l'esprit sans cesse décroissante', un 'attachement passionné à de maigres survivances, une lente dégénérescence, une 'foi-refuge ultime', ayant servi d'arme contre l'occupant. Et il se réjouissait de voir l'Église contribuer 'd'une façon décisive à l'effort des hommes de ce temps.'

(cf. *Révolution africaine*, n° 151, 18 décembre 65 - et *Revue de Presse* (Alger) n° 106, Juin 1966).

Bien plus, compte tenu des durcissements de ses compatriotes à cause de l'impasse palestinienne et des résistances de type apologétique ou d'attitudes médiévales, Mohamed ARKOUN, dans une "supplique aux chrétiens" écrivait :

« Les chrétiens peuvent assurer un relais en prenant en charge l'avenir religieux de l'islam avec la même détermination, le même engagement total, la même chaleur de conviction qu'ils mettent au service du christianisme. » (Dans *Les Musulmans. Consultation islamo-chrétienne*. Paris - Beauchesne, Coll. *Verse et controversé*, 1971, pp 121-126.)

Tout cela n'empêche pas l'islam de demeurer ici « religion d'Etat » et « religion de l'Etat ». « L'Algérie est musulmane et elle le restera.... Elle est partie intégrante de la nation arabe. » (Boumédiène) « Elle est un Etat musulman, arabe et socialiste. » (Chabli Benjedid) – où sont interdits l'élevage du porc, les jeux de hasard et les paris ; où la vente des alcools est réglementé... ce qui n'empêche pas l'alcoolisme d'être une des plaies de la société algérienne.

Je note ici le même mélange de contradictions et d'oppositions que je constatais l'an dernier au Maroc. Autre exemple de ces contradictions : l'Islam qui est essentiellement

sunnite se mêle à des pratiques maraboutiques, à des superstitions, voire à des rites magiques - surtout dans les campagnes où subsistent encore certaines survivances animistes.

A part cet Islam très mêlé, qui n'est qu'une des composantes de l'âme algérienne, il y a les questions complexes de langue et de culture qui, à mon avis, font de l'identité le problème numéro un de l'homme algérien.

Arrachée à son passé arabo-berbère, l'Algérie a subi une profonde déculturation, au cours des 130 années de la colonisation française. Malgré un effort énorme d'arabisation qui marque surtout la jeune génération, le français demeure un véhicule essentiel de communication et de culture. Partout on entend parler français : dans les rues, les magasins, les bureaux, les administrations. Le grand quotidien de langue française "*El-Moujahid*" a un tirage quatre fois supérieur à celui du quotidien arabe "*Al-Chaab*", et les gens dans les cafés lisent davantage de journaux et de revues en français qu'en arabe. Les tickets d'autobus et beaucoup de formulaires administratifs sont encore en français - bien qu'on ait décidé leur arabisation. Les matières scientifiques sont encore enseignées en français à l'université, et les sciences humaines viennent tout juste de passer à l'arabe ces dernières années.

(Voir la thèse de Géraud GENESTE, s.j. sur l'arabisation des sciences humaines à l'université algérienne).

Ce qui entretient aussi le français en Algérie, c'est le va-et-vient du million d'ouvriers algériens travaillant en France.

Malgré tout, le processus d'arabisation est en progression constante et l'Algérie tend de plus en plus à se démarquer par rapport à la France pour se rattacher au monde arabe et plus spécialement à ses deux voisins : la Tunisie et le Maroc.

Il est beaucoup question en ce moment d'un " Maghreb unifié " et je pense que cette union a quelque chance de réussir, vu le grand nombre de points communs entre ces trois pays d'Afrique du Nord - contrairement aux autres unions arabes que nous avons connues. L'Algérie se situe en fait à mi-chemin entre une Tunisie plus ouverte et libérale et un Maroc plus fermé et traditionnel. Mais ce ne sont là que des nuances.

Les sentiments des Algériens vis à vis de la France sont très mêlés : il y a à son égard à la fois attraction et répulsion, appel et rejet, besoin et réaction de défense. L'Algérie reste tributaire de son ancienne métropole dans bien des domaines, tant culturels, que techniques et scientifiques - et elle sait fort bien qu'elle ne peut du jour au lendemain se passer d'elle. Cependant, la quête de son identité propre, ainsi qu'une fierté nationale bafouée - non seulement dans le passé, mais encore aujourd'hui à travers tous les Nord-Africains vivant en France - font que l'Algérie voudrait rejeter cette tutelle qui l'aliène. Son alliance avec la France est tout juste un mariage de raison, certainement pas un mariage d'amour.

Ce tiraillement entre deux sentiments opposés, cette ambivalence fondamentale est précisément le drame du peuple algérien qui, malgré ses 20 ans d'indépendance, n'a pas encore trouvé l'expression originale de son identité.

La littérature algérienne est encore pour une grande part en langue française et il n'existe que peu d'oeuvres spécifiquement algériennes en arabe - si l'on excepte les ouvrages célèbres et la fameuse *Histoire des Berbères* d'Ibn KHALDOUN, qui est considérée à juste titre comme une des fiertés et des gloires de l'Algérie.

L'Egypte par contre a déjà un patrimoine national suffisamment spécifique pour lui permettre une incarnation et une expression de son identité propre. Il faudra sans doute à l'Algérie plusieurs générations pour y parvenir - c'est là son drame et sa souffrance.

Cet après-midi, le P. Sanson m'emmène faire un tour dans la campagne avoisinant Alger et qu'on appelle la Mitidja. Il s'agit d'un plateau du même type que celui de la Bekaa au Liban, s'étendant entre la chaîne entière du Sahel où se trouve notre résidence de « Ben Smen » et la chaîne montagneuse du Premier Atlas – l'Atlas Bélidien - lequel est suivi de deux autres chaînes parallèles, l'Atlas Tellien et l'Atlas Saharien - au-delà duquel commence le grand désert du Sahara.

Cette plaine de la Mitidja, d'une extrême fertilité, est un vrai paradis qui rappelle beaucoup la campagne française. Mise en valeur pendant plus de cent ans par les colons français - dont on voit encore les anciennes fermes ici et là - elle représente la plus grande richesse agricole de toute la région : céréales, fruits, légumes...etc...

Ces terres continuent d'être exploitées par les autochtones, mais avec moins de succès qu'autrefois, car l'Algérien est plus nomade et éleveur que rural et sédentaire. Comme le travail des champs n'est pas dans sa nature, le rendement agricole du pays - qui aurait dû normalement croître depuis 20 ans - est demeuré stationnaire. Résultat : l'Algérie ne couvre ses besoins alimentaires qu'à 35%.

La véritable richesse du pays est certainement le pétrole et le gaz naturel qui - à eux deux - représentent les 90% du chiffre total des exportations.

Quant à l'industrie, qui s'est énormément développée ces dernières années, elle compte un complexe sidérurgique à ANNABA, sur la côte est près de la frontière tunisienne ; un important complexe pétrochimique près d'Oran ; deux complexes importants de mécanique, l'un à Sidi-Moussa au sud d'Alger et l'autre à Constantine ; un complexe textile en Kabylie et d'autres industries plus réduites. Par contre il n'existe pas encore de chaîne de voitures. En fait le pays est en pleine phase d'industrialisation et toute la politique de l'Etat va dans ce sens. Ce qu'on cherche à créer en ce moment c'est des " industries industrialisantes " - c'est-à-dire des infrastructures de base capables de susciter et de porter d'autres branches secondaires qui ne peuvent surgir et survivre que soutenues par de plus grands ensembles. C'est là tout le problème des pays en voie de développement, sans parler de tous les autres problèmes de changement de mentalité qui sont à la base de l'évolution d'une société cherchant à passer du stade rural et traditionnel au stade technique et industriel.

Une autre importante source de revenus est certainement aussi le travail des Algériens en Europe. Ceux-ci rapportent au pays non seulement de l'argent, mais toutes sortes de produits étrangers. Le revers de 1a médaille, c'est qu'ils ramènent aussi avec eux de nombreux besoins plus ou moins artificiels, ce qui risque de créer un type de société de consommation tel que nous le connaissons en ce moment en Egypte. Mais on en est encore très loin heureusement ici, et le socialisme conserve tous ses droits.

Ce soir, nous sommes invités à dîner à la communauté des Soeurs des Saints-Coeurs d'Alger où vivent depuis vingt ans deux religieuses libanaises, fondatrices de leur mission ici : Sr Athina Fadel de Baouchrié, qui travaille à l'arabisation des cadres au Ministère de l'Agriculture et Sr Nadia Nouh de Bikfaya, engagée dans un centre paramédical pour handicapés et qui enseigne aussi l'arabe au Centre diocésain des Glycines. Ces deux Soeurs sont ce qui reste des trois communautés des Saints-Cœurs d'Alger, Oran et Constantine, qui groupaient il y a quelques années une dizaine de religieuses. Les trois seules autres insertions de cette Congrégation en Afrique se trouvent : l'une à Casablanca où cinq ou six religieuses libanaises tiennent un collège, l'autre non loin de là à Mohammadia, et la troisième à Abéché au Tchad.

Après une messe byzantine, nous partageons un bon repas libanais de *kébbé* et de courgettes farcies, le tout couronné par des *maamouls* et un bon flan.

## LUNDI 18 AVRIL

Ce matin, brève rencontre avec J.M. Bernard, responsable de Caritas-Alger, qui compte vingt permanents pour l'ensemble des quatre diocèses (Alger, Oran, Constantine et Laghouat). Depuis la nationalisation massive par le gouvernement des écoles, dispensaires, centres de formation professionnelle et autres oeuvres sociales en 1967, il ne reste en propre à Caritas que :

- trois maisons pour personnes âgées (respectivement à Alger, Oran et Annaba)
- deux bibliothèques pour étudiants universitaires, le CCU d'Alger et le CDES d'Oran, toutes deux tenues par les Jésuites.
- une bibliothèque pour lycéens à Alger.

Outre ces quelques oeuvres propres à elle, la Caritas d'ici collabore avec d'autres associations locales (Centres pour handicapés, Croissant Rouge) dans une soixantaine de projets chaque année. Ils ont ici deux bureaux pédagogiques comportant deux volets :

- un pour la formation de jardinières d'enfants,
- et un autre pour le travail avec les handicapés mentaux.

Ce midi, nous avons à déjeuner Mgr Henri TESSIER, archevêque d'Alger et coadjuteur du Cardinal DUVAL. Ce dernier, qui aura bientôt ses 80 ans, est une figure légendaire de l'Église d'Algérie, pour avoir joué un rôle prépondérant au moment de l'Indépendance. Mgr Tessier est un arabisant distingué, très au courant des affaires du monde arabe et de l'Islam. Il me demande une conférence sur notre Église d'Égypte et sur son rayonnement missionnaire au Soudan - sujet qui l'intéresse particulièrement. Cette conférence aura lieu le 29 au soir, juste à la veille de mon départ.

Mgr Tessier est aussi président de la Caritas au niveau de toute l'Afrique du Nord et de l'Égypte. Nous abordons la question de la Caritas d'Égypte et de la succession du P. Zémokhol en tant que directeur de cet organisme.

Se trouvait aussi à déjeuner avec nous le P. Dominique TOMMY-MARTIN de Sfax en Tunisie, qui a passé toute l'année dernière en Égypte et a suivi mes cours de théologie à l'Institut de Sakakini. Il est même parti avec notre groupe d'Égyptiens au Soudan pendant l'été 82 et a fait un récit enthousiaste de son expérience là-bas. Nous envisageons ensemble la possibilité d'une tournée de trois ou quatre de nos jeunes Égyptiens en Tunisie, au cours de l'été 84.

L'après-midi, le P. Sanson m'emmène voir un de ses vieux amis Kabyle, Saïd, père de dix enfants - cinq garçons et cinq filles. Il paraît que la chose n'est pas rare et que la moyenne pour une famille algérienne est de six à sept enfants. Dans les villes, cette moyenne tend à tomber à trois ou quatre, ce qui n'est déjà pas si mal...

Les Kabyles se distinguent du reste des Algériens par leur type physique, leur langue, leurs moeurs et leur histoire. Bien que sympathiques aux chrétiens, ils demeurent musulmans, tout en se démarquant par rapport aux "Arabes". Notre cuisinier Mohand en est un exemple typique.

Les Kabyles, dont le pays est tout entier en montagnes pauvres et arides, sont parmi les plus nombreux à quitter le pays pour chercher fortune ailleurs. Il paraît qu'ils représentent les 30 ou 40% des émigrés en France. Grâce aux capitaux amassés là-bas ils se construisent de magnifiques villas en Kabylie, ce qui fait de cette région pauvre une des plus prospères de l'Algérie.

Il paraît aussi que leur niveau culturel est nettement supérieur au reste de la population. La ville d'Alger compte une très grosse proportion de Kabyles.

Ce soir, au Centre diocésain des "Glycines", j'assiste à une passionnante conférence en français sur la course en Méditerranée occidentale donnée par M. Bel HAMISSI, professeur d'histoire à l'Université d'Alger. Le conférencier commence par faire une distinction entre le " pirate " - qui n'est qu'un bandit sans foi ni loi travaillant pour son propre compte - et le " corsaire " qui lui, est un soldat régulier, engagé par sa nation pour détourner et capturer les navires ennemis. En fait, les deux se confondent tant par leurs méthodes et procédés que par leur but : la capture et le pillage de bâtiments tant commerciaux que militaires...

A l'occasion de cette conférence, j'ai la joie de rencontrer Mgr Duval, dont la lucidité d'esprit, la qualité de présence et le sens de l'attention aux autres me frappent. Malgré son âge, cet homme reste éminemment jeune.

## **MARDI 19 AVRIL**

J'ai une bonne conversation ce matin avec les deux responsables des handicapés mentaux : Mme Marie-Thérèse BRO et Soeur Elisabeth, des Filles de la Charité. Avec une équipe de religieuses et de laïcs, elles ont lancé neuf centres, dans différentes villes d'Algérie, qui prennent en charge l'enfant handicapé depuis l'âge de 4 ans jusqu'à son insertion professionnelle. Il s'agit d'externats dans lesquels est pratiqué l'accompagnement individualisé de chaque enfant par des éducateurs spécialisés.

Mme Bro m'emmène au centre pour adolescents, dans le quartier de HYDRA, où l'on donne aux handicapés une formation pratique et professionnelle qui aboutit à des résultats assez extraordinaires : travaux de menuiserie et de bricolage pour les garçons, de couture et de broderie pour les filles, sans parler de toute une éducation de base à la vie quotidienne, civique et sociale, aux arts ménagers, etc... Tout cela est doublé d'une alimentation intense (lait et goûter à dix heures, déjeuner substantiel) qui permet à beaucoup d'enfants un développement rapide de leurs facultés intellectuelles. En effet, l'une des principales causes du retard mental - avec les mariages consanguins et les accouchements mal faits - est la malnutrition.

Ce qui me frappe aussi, c'est le soin et l'attention avec lesquels on s'occupe de ces enfants. Les éducateurs font vraiment leur travail avec amour, comme une mission et non comme une corvée. Cet élément joue sûrement un rôle prépondérant dans les progrès réalisés par ces enfants, en contribuant à leur épanouissement affectif, qui est primordial.

Ces neuf centres sont loin de suffire à tous les besoins de l'Algérie car ils ne peuvent accueillir que 300 enfants sur les 3000 qui mériteraient d'être pris en charge. Mais ces débuts sont très prometteurs et nous sommes bien loin en Egypte de procurer à nos handicapés mentaux cette qualité et ce niveau de soins et de formation.

Je termine ma matinée au Centre diocésain des Glycines, par une messe concélébrée et un repas.

Ce Centre, fondé en 1971 par Mgr Duval, a pour fonction la rencontre culturelle avec le monde algérien et propose l'étude de la langue et de la culture algérienne, en même temps qu'une réflexion théologique propre à la vie chrétienne en Algérie.

Le fonctionnement de ce centre est assuré par une quinzaine de permanents : prêtres, religieuses, enseignants... Comme activités : une bibliothèque de 30000 volumes divisés en deux sections : le fonds chrétien et le fonds arabo-maghrébin, plus une centaine de revues

provenant pour les deux tiers d'échanges avec la *Revue de Presse sur le Maghreb et l'Orient* produite ici même.

C'est dans ce centre que Sœur Nadia Nouh et le Lazariste, le P. Antoine MOSSALLI – tout deux libanais - enseignent la langue et la culture arabes. Trois autres Lazaristes y travaillent ainsi que trois Pères Blancs dont le Directeur le P. Pierre GEORGIN et le P.J.M. PISSET, islamologue et arabisant.

Mgr Pierre CLAVERIE, évêque d'Oran, est justement de passage ici aujourd'hui. C'est un Dominicain de 45 ans, excellent arabisant, taillé en athlète, en bras de chemise, débordant de vie et de simplicité. Il me demande de présider l'Eucharistie en arabe, dans le rite latin. Cette messe réunit chaque semaine ici tout un groupe de prêtres et de religieuses qui se retrouvent ensuite pour le repas.

Parmi les invités, Sœur Marie de l'Incarnation, Dominicaine égyptienne, qui a été nommée l'année dernière Supérieure générale de son Institut. Je l'avais rencontrée il y a deux ans à Araya, près de Jamhour au Liban et c'est pour moi une heureuse surprise d'apprendre sa nomination à ce poste. Je ne manque évidemment pas de lui parler des besoins du Soudan et, comme elle doit passer en mai en Égypte, elle me demande d'en parler à ses Soeurs là-bas - ce que j'accepte bien volontiers.

Cet après-midi je rencontre un groupe d'une quinzaine de Petites Soeurs à leur résidence de N.D. d'Afrique. C'est Mgr Claverie qui m'y conduit lui-même en voiture, en empruntant la route qui longe les crêtes dominant Alger. Je contemple une dernière fois ce paysage splendide et la ville blanche éclatante de soleil se détachant sur la baie toute bleue.

### **MERCREDI 20 AVRIL : ORAN (en arabe, *Wahrân*)**

Je m'embarque ce matin en avion pour Oran où j'ai la joie d'être accueilli à l'aéroport par mon ami très cher Géraud Geneste, jésuite de la nouvelle génération, qui avait suivi ma session d'arabe à Alexandrie, au cours de l'été 79, alors qu'il était étudiant à l'IPEA de Rome. Il a en outre un magistère en histoire et vient de terminer un doctorat de troisième cycle sur l'arabisation des sciences sociales et humaines en Algérie. Il s'occupe d'un centre de documentation socio-économique - le CDES - auquel collabore aussi un autre jésuite, le P. Alain FEUVRIER. Ils vivent tous deux ici avec l'"ancien" de la communauté, le P. Paul DECISIER, professeur de français dans un centre de formation administrative.

Géraud m'emmène avec lui au marché où il doit faire quelques emplettes. Je constate avec stupeur à quel point la vie est chère ici : les prix sont quatre fois plus élevés qu'en Égypte - tant sur le plan de l'alimentation que sur celui de l'habillement ou du reste.

Nous faisons ensuite un tour de ville. Oran fait figure de petite cité provinciale en comparaison d'Alger. Tout y est beaucoup plus simple, plus calme, plus petit : peu de voitures et de circulation, peu de monde - bref une ville gentille, à taille humaine. En fait il s'agit plus précisément de deux villes : l'ancienne Oran aux toits rouges, construite par les Espagnols qui ont occupé cette région pendant des siècles, et la nouvelle Oran aux immeubles modernes qui s'étend de plus en plus vers l'intérieur. L'ensemble fait une population de plus d'un demi million d'habitants.

Dans le prolongement Ouest, on peut voir la magnifique et fameuse baie de MERS-EL-KEBIR, où l'Angleterre, pensant que la France passait à l'ennemi, lui coula toute sa flotte en quelques heures, au cours de la deuxième guerre mondiale.

La montagne attenante, toute percée par l'armée française d'immenses et profondes galeries souterraines, constitue un véritable fromage de gruyère que l'Algérie utilise en ce moment comme dépôt d'armes.

Nous gravissons les rampes abruptes de la montagne par une route qui se faufile au milieu de magnifiques bois de pins jusqu'à l'église de Santa CRUZ près du vieux Fort espagnol défendant autrefois la ville. Ça et là, dissimulés au milieu des buissons, on aperçoit encore certains bunkers massifs, vestiges de la dernière guerre mondiale - ce qui montre que ce lieu a toujours été un endroit stratégique. L'armée algérienne occupe d'ailleurs une crête voisine qui contrôle toute la région.

Du haut de notre promontoire, se révèlent à nous dans toute leur splendeur Oran et Mers El Kébir, qui s'étalent au bord de l'immense mer au bleu pur et profond. A l'horizon, les montagnes se profilent sur un ciel tout aussi bleu. Ce magnifique paysage noyé de soleil est un véritable enchantement.

On a prévu pour moi, cet après-midi, au Centre St Eugène, une rencontre avec un groupe de Coptes, dont la majorité sont professeurs d'université : en mathématiques, psychologie, microbiologie, médecine, etc... Les Egyptiens sont au nombre de dix mille en Algérie, dont 10% de chrétiens. Les Syriens seraient de l'ordre de cinq mille et les Palestiniens presque autant.

Leur aumônier, le P. AMMONIOS, copte-orthodoxe, a été expulsé il y a trois ans au moment des troubles confessionnels d'Egypte, et le groupe des Coptes, qui se réunissait avec lui chaque semaine dans une église mise à leur disposition par les catholiques, s'est vu interdire ces rencontres. Depuis lors, ces Coptes se retrouvent chaque mois au centre St Eugène avec les autres chrétiens orientaux, et c'est le P. Raymond GONNET, qui en est plus directement responsables. Ce Père qui connaît bien l'arabe, est en train de se mettre au dialectal et compte suivre cet été ma session d'arabe d'Alexandrie pour être plus à même de s'occuper de cette colonie proche orientale.

Le P. Ammonios doit passer visiter ses ouailles la semaine prochaine et j'espère pouvoir le rencontrer lors de son passage à Alger. Mgr BAKHONIOS, l'évêque qui est aussi chargé d'eux, passe les voir ici de temps en temps.

En soirée, je donne une conférence sur l'Egypte à un public chrétien francophone d'une soixantaine de personnes. C'est le P. Bernard JANICOT, par ailleurs aumônier des lycéens, qui organise ces rencontres culturelles à St Eugène. Parmi les assistants, se trouve M. Didier (accompagné de sa femme) ancien scolastique jésuite, qui a bien connu le P. Fadel en France.

Le P. Jacques BIES, vicaire général, me ramène le soir à l'évêché où je logerai au cours de mon séjour à Oran. Cet évêché est un magnifique palais épiscopal avec marbres, boiseries, meubles finement ouvragés, comme les vieux manoirs d'autrefois. Il sera cédé bientôt au gouvernement, en même temps que l'imposante cathédrale avoisinante qui occupe le centre de la ville.

## **JEUDI 21 AVRIL**

Je consacre cette matinée à la mise à jour de ce journal en même temps qu'à un petit tour de ville jusqu'aux remparts de la cité espagnole. On sent partout ici cette influence de l'Espagne soit par les vestiges laissés par elle - telle l'église de Santa Cruz - ; soit par le style andalou de certaines maisons ; soit par l'arène de course de taureaux qui était encore utilisée il y a 20 ans ; soit par la langue qui est encore parlée par les plus vieux habitants

d'ici ; soit enfin par les programmes de télévision qui franchissent le petit bras de mer qui le sépare de l'Espagne,

En début d'après-midi, je me rends dans une Fraternité où vivent deux Petites Sœurs de Jésus : Jacqueline Françoise, belge, qui s'occupe de la maison, et Maria Merci, espagnole, qui travaille dans une petite usine de chaussures. Je rencontre là Mlle Jacqueline Desfort, femme médecin, professeur à l'université d'Oran, qui était aussi présente à ma réunion d'hier avec les Egyptiens.

En traversant les rues à dix heures du soir, j'ai l'impression de me trouver dans une ville fantôme : pas un chat, pas un passant, presque aucune voiture. On m'explique qu'à partir de huit heures, personne n'ose plus sortir par crainte des agressions nocturnes. La police, accompagnée de ses chiens, fait régulièrement rafles, perquisitions et contrôles de papiers d'identité pour " nettoyer " la ville des bandes dangereuses. Il paraît que la délinquance juvénile est en croissance actuellement et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles tous les policiers ici sont armés d'un revolver. En contemplant le spectacle de cette ville morte, je ne puis m'empêcher de comparer avec les rues vibrantes et palpitantes du Caire et d'Alexandrie, de leurs trottoirs grouillant de monde jusque tard dans la nuit.

La soirée rassemble tous les Jésuites d'Oranie dans une réunion où j'ai la joie de retrouver le P. Maurice de Fenoyl, que j'avais autrefois bien connu en Egypte, et qui a été - avec le P. de Montgolfier - fondateur de la mission de Garagos en Haute-Egypte. Malgré l'ablation de ses cordes vocales, il y a deux ans, il parvient à s'exprimer assez bien par ventriloquie. C'est à MASCARA qu'il vit depuis dix ans, après avoir travaillé neuf ans à Oran et un an à Alger.

Etaient aussi présents à notre réunion les jeunes jésuites, Georges Carlioz et René Tardy, qui avaient suivi les cours d'arabe à Alexandrie il y a trois ans et qui enseignent le français dans la région de TLEMCEM. Guy Duvigneau, avec lequel j'avais fait mon jувénat à Laval il y a 30 ans, est venu de Tiaret où il travaille comme conseiller dans une grosse usine de textiles groupant plus de douze cents ouvriers.

Sont aussi des nôtres ce soir, deux novices de France qui font en ce moment leur expérience dans un asile de vieillards d'Oran : Eric Régent - qui a déjà deux frères jésuites - et François-Xavier Le Van, vietnamien par sa mère, qui a enseigné toute l'année dernière dans notre collège du Caire. J'ai bien de la joie à retrouver tous ces amis.

Après un échange de nouvelles, Georges Carlioz, responsable de la Région jésuite d'Oranie, expose les résultats du referendum fait auprès des vingt Jésuites d'Algérie au sujet du rattachement de leur territoire à la Vice-Province du Proche-Orient. Il ressort des réponses que tous sont unanimes à désirer une internationalisation de leurs effectifs et une collaboration plus étroite avec nous. Pour ce qui est du rattachement au Proche-Orient, on a dix « oui », cinq « non », deux indécis, et trois abstentions. Ceux qui ont dit oui ne sont pas nécessairement les plus arabisés des membres. La visite récente en Algérie du P. Pittau et du P. Calvez, a certainement fait pencher la balance dans le sens du oui. De toute façon, la balle est renvoyée en ce moment à la Consulte de France, qui devra donner son avis, avant que la notre Vice-Province se prononce.

C'est dans ce contexte, j'expose moi-même notre situation au Proche-Orient et l'importance qu'il y a pour nous de penser ensemble l'ensemble du monde arabo-musulman, au-delà de nos particularismes, pour mieux situer nos insertions et nos priorités. Il faut que nous visions à une plus grande objectivité et que nous prenions plus de recul par rapport à nos engagements actuels, pour dépasser ce qu'il pourrait y avoir de passionnel et de passionné dans certains débats et durcissements des années dernières.

Je parle aussi bien sûr du Soudan et nous terminons la soirée dans un jaillissement de fous rires par une séance de " lévitation " avec le truc de la table qu'on soulève par l'extrémité des doigts. Atmosphère extrêmement cordiale et fraternelle qui me montre l'importance de ce voyage que j'ai entrepris ici pour créer des liens et instaurer une plus étroite collaboration entre nous.

## **VENDREDI 22 AVRIL**

Mon passage à Oran coïncide avec la réunion mensuelle de tous les prêtres du diocèse - plus d'une trentaine - autour de leur évêque Mgr Pierre Claverie. On me donne toute la matinée pour parler de l'Égypte et du Soudan ainsi que de ma vision sur l'insertion de l'Église dans le monde arabo-musulman. L'évêque trouve mon exposé « passionné » et « passionnant » – « provocant », sans pour autant être « provocateur ». Il insiste sur l'importance de ces contacts entre l'Afrique du Nord et le Proche-Orient. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que le courant a passé et que le contact s'est bien établi - un contact sympathique, chaud, brûlant.

Nous terminons la matinée par la messe et le repas. L'après-midi, l'évêque donne quelques nouvelles du diocèse et présente à l'assistance un jeune Polonais de 30 ans, seul séminariste du diocèse. Les Polonais sont en effet très nombreux ici en Algérie - plus de 300 à Oran seulement - et représentent un des groupes les plus fervents de l'Église locale. Ils se rassemblent régulièrement autour de leur aumônier, le P. Marianski, qui m'invite avec insistance à me rendre en Pologne où il me promet de nombreux candidats désireux de travailler en Égypte. Je dois renoncer à cette tentation et décliner l'invitation car la Pologne est désormais la chasse gardée de notre région soeur de Syrie qui a déjà recruté là-bas son premier Jésuite, Zygmunt Kwiatkowski.

L'évêque annonce que la prochaine session interdiocésaine se tiendra au début de septembre 84 et aura pour thème : « Evangile et Promotion de l'homme ». Le premier thème proposé était : Évangélisation et Promotion de l'homme. Je trouve ce changement de titre très significatif. L'évêque suggère ensuite quelques noms de personnes susceptibles d'animer cette session, parmi lesquels le mien.

On parle ensuite des difficultés que rencontrent beaucoup de prêtres et de religieuses dans le renouvellement de leur contrat de travail auprès du gouvernement. Ce problème est vital pour l'avenir car la présence d'Église ici en Algérie - et ceci vaut tout aussi bien pour les Jésuites - passe par une insertion professionnelle, seule manière, semble-t-il, de plonger au coeur du peuple algérien. Cette option comporte des risques : ceux d'une excessive sécularisation et d'une occultation de l'annonce directe de l'évangile. Il y a aussi le danger d'absolutiser ce mode de présence comme seul valable dans le monde arabe, d'où une certaine intolérance quelque peu obstinée et agressive chez certains prêtres d'Afrique du Nord.

Parallèlement à cette insertion professionnelle des prêtres, le rôle d'aumônier auprès des religieuses demeure essentiel, car l'influence de ces dernières dans la société algérienne est encore plus profonde et importante que celle des prêtres eux-mêmes.

Aussitôt la réunion terminée, les Pères Georges Carlioz et René Tardy m'emmènent en voiture avec eux à Tlemcen, à quelque 200 km dans le Sud. Nous accompagnons aussi le P. Marino Giacometti - mi-marseillais mi-italien - affilié aux Focolare et grand ami de notre P. Binoche du Caire.

Je savoure à nouveau la magnifique campagne algérienne vallonnée et verdoyante, avec ses vignes, ses oliveraies, ses plantations d'agrumes, ses champs de céréales et ses bouquets de cyprès. Ça et là, une ancienne ferme de colons au toit rouge, qui rassemble la résidence, la grange, la cave, le chai et le pressoir. Les traces de la colonisation se constatent aussi dans le style typiquement français des villages que nous traversons, avec la place de la mairie, la gendarmerie, le petit bistrot et les maisons basses aux toits pointus.

Nous passons non loin de MAGHNIA, dernier village algérien avant la frontière marocaine voisine au niveau d'OUJDA. C'est là le seul passage vers le Maroc, tant pour la route que pour le train - tout le reste de la frontière étant bloqué par les Monts de l'Atlas. La proximité du Maroc se révèle par les petits bourricots montés par des hommes à grande capuche brune ; par les carreaux de faïence andalous ; par le style des minarets, et certains autres détails caractéristiques.

Nous nous arrêtons en chemin pour une brève visite à un Egyptien nommé Tawfik qui avait chez lui deux de ses amis, un Palestinien de Ber-Sheeba et un Syrien du Golan.

Deuxième halte au village de HENNAYA, non loin de Tlemcen, où les Soeurs de N.D.A. nous invitent à dîner. Cette Congrégation, qui compte en Algérie une trentaine de religieuses réparties en six communautés, a pour Régionale Sr Remiggia SANGALI, qui est aussi Supérieure ici à Hennaya. Je leur parle de ma visite à leur Générale à Rome la semaine dernière au sujet du Soudan et l'une des religieuses, Sr Angela Airagui se porte aussitôt volontaire pour partir là-bas.

Nous arrivons finalement à Tlemcen où Georges et René logent ensemble au presbytère. Tous deux enseignent le français, le premier à l'Institut d'Agronomie de Tlemcen et le second à l'école de REMCHI, petit village situé à une dizaine de kilomètres d'ici.

## **SAMEDI 23 AVRIL**

Tlemcen, (en arabe, *Telmesân*) est probablement le lieu d'origine de notre Omar El Telmesani, le grand chef des *Frères Musulmans* en Egypte. Cette ville de 150000 habitants a été successivement occupée par les Phéniciens, les Romains, les Byzantins, les Zianides (qui en ont fait la capitale du fameux royaume de Tlemcen), les Mérinides, les Turcs, les Espagnols et finalement les Français. On y trouve des vestiges de ces différentes civilisations, entre autres une basilique chrétienne du 5<sup>e</sup> siècle, les traces de la plus vieille mosquée du Maghreb (9<sup>e</sup> siècle) et celles d'un imposant aqueduc acheminant l'eau à partir des cascades de la vallée d'El OURIT.

Au-dessus de tout cela, se dresse ce qui reste de l'imposant minaret mérinide très semblable à son homologue de MARRAKECH. Tous les minarets d'Algérie que j'ai vus jusqu'à présent sont d'ailleurs du même style que ceux du Maroc - tours carrées surmontées d'un petit cube - et n'ont rien à voir avec les minarets effilés et élancés de style fatimide ou ottoman de notre ville du Caire.

La grande église de Tlemcen a été transformée en marché au moment de l'Indépendance et a sa façade occultée par un immense mur aveugle d'une laideur notoire.

René m'emmène en voiture jusqu'aux hauteurs dominant Tlemcen. La route serpente au milieu de magnifiques forêts de pins dans lesquelles se cachent plusieurs centres de colonies de vacances, et un préventorium attirés ici par la beauté du site et la pureté de l'air. Nous sommes en effet à une altitude de plus de 800 mètres et il neige ici l'hiver.

Georges m'emmène ensuite au village de Remchi, où a lieu depuis hier un festival commémoratif en l'honneur de l'un des « saints » de l'endroit. On appelle ici cela une " « OU'ADA » - en Egypte nous appelons ça un *Mouled* - genre de grande fête populaire et religieuse qui se tient annuellement autour d'un marabout.

Il s'agit là en fait de deux marabouts tout blancs dressés au sommet d'une colline et abritant les tombes de Sidi Ahmed et de Sidi Moussa. Des gens de toute la région y viennent en pèlerinage chaque année et passent la nuit sous des tentes de fortune dressées aux alentours. Les habitants du lieu se font un point d'honneur de leur offrir à manger et l'on voit partout, posées à même le sol, de grandes cuves de *couscous* autour desquelles s'installent spontanément passants et visiteurs.

Une fois leur appétit satisfait, les gens flânent autour des étals dressés depuis la veille et où est exposée toute une camelote d'objets en plastique, en aluminium ou en terre cuite. Plus loin c'est le stand des jeux de hasard - pourtant interdits par la loi - autour duquel s'agglutine un groupe de jeunes gens qui tentent leur chance avec plus ou moins de succès.

Mais, beaucoup plus intéressant que cela, c'est la danse traditionnelle du fusil exécutée par une dizaine d'arabes à turban, drapée dans leur ample djellaba blanche. Réunis en cercle à flanc de colline, ils dansent au rythme de deux flûtes et de trois tambours en chantant en chœur une mélodie indéfiniment répétée, venant du fin fond des âges. Leur corps vibre et se balance tandis que leur fusil prend successivement toutes sortes de positions différentes. Peu à peu le cercle se resserre, les fusils se pointent tous vers le bas en direction du centre et le coup part avec un ensemble parfait faisant jaillir du sol un nuage de poussière blanche.

La foule est là, attroupée tout à l'entour, fascinée par le spectacle. Certains brandissent à bout de bras un magnétophone, car ce genre de tradition tend peu à peu à disparaître.

Plus loin se déroule la « Fantasia » que nous manquons de justesse pour avoir trop traîné autour du groupe des danseurs. La fantasia consiste en une course d'une centaine de mètres, exécutée par une douzaine de cavaliers armés d'un fusil. Arrivés devant le jury, ils doivent décharger leur fusil avec un ensemble tellement parfait qu'on n'entendra vraiment qu'une seule détonation. Chaque village a son groupe de cavaliers et c'est à qui gagnera le concours.

Je me mords les doigts d'avoir raté ce spectacle et j'assiste impuissant au départ de tout ce monde par petites caravanes ou par tracteurs à remorques, vers leurs villages respectifs.

A midi, nous déjeunons chez nos voisines de palier, les Soeurs F.M.M. Elles ne sont que deux : Sr Annette, canadienne d'une soixantaine d'années, qui s'occupe de la maison et de l'église, et Sr Michèle, française, connaissant bien l'arabe pour avoir fait trois ans à l'IPEA, et professeur de biologie à l'université de Tlemcen.

Nous visitons l'après-midi un ancien monastère bénédictin réaménagé par les Focolare, qui en ont fait un lieu d'accueil et de rencontre fort agréable. Ils sont quatre à vivre ici : deux Français, Gérard et Daniel, et deux Italiens, Piero et Ulysse - ce dernier, maçon, menuisier et bricoleur de génie - cheville ouvrière des travaux de réfection en cours.

Ce soir, nous sommes invités par une famille égyptienne où nous aurons une Eucharistie dans le rite copte, suivie du dîner et d'une séance de diapos sur le Soudan.

Le mari, Mr Noshi NAGATI, est un Alexandrin, professeur d'agronomie depuis huit ans à l'université de Tlemcen. Sa femme, Amani Assaad, Caireote de Faggala, enseigne les maths au lycée. Sont aussi des nôtres ce soir, trois autres Egyptiens, professeurs de maths ou de sciences au lycée d'ici : M. Emile Zaher et sa femme Magdalena, ainsi que Mr Nicolas.

## **DIMANCHE 24 AVRIL : Départ pour MASCARA**

Georges m'emmène ce matin à Mascara située à quelque trois heures de route d'ici. Nous traversons les splendides gorges d'El Ourit, et je me laisse à nouveau charmer par le paysage. Moi qui m'attendais à trouver une Algérie de rocaïlle, de sable et de désert, je découvre un pays de vergers, de verdure et de jardins. Mais je n'ai connu que le Nord et il semble que le Sud corresponde bien à l'image que je m'en faisais.

Dans la bande côtière du Nord sont concentrées d'ailleurs les 95% de la population et c'est la seule portion du territoire cultivée et cultivable. Cependant même ici la fertilité du sol est assez limitée par suite notamment du manque d'eau.

Georges me signale au passage des agglomérations aux maisons de type assez semblable, créés par les Français au moment de la guerre d'Algérie. Il s'agit paraît-il, de ce qu'on appelle des " villages de regroupement " où ont été transplantées et rassemblées les populations locales dispersées dans les montagnes des alentours, pour pouvoir être plus facilement surveillées et contrôlées par l'armée française. Depuis lors beaucoup d'entre elles sont restées dans ces villages, renonçant ainsi à réintégrer leur lieu d'origine.

Nous nous arrêtons à Sidi Bel-Abbès, ville récupérée sur les marécages par les colons français et créée de toutes pièces par eux au XIX<sup>e</sup> siècle. ....

Nous passons à proximité du Barrage de BOU-HANIFIYYA et du grand lac artificiel qui s'est créé en amont. Cette région, comporte aussi une station thermale. Elle est, paraît-il, le lieu de naissance de l'Emir ABDEL KADER, héros de la résistance algérienne au moment de la conquête française au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est dans la ville voisine de Mascara qu'il a établi ses quartiers généraux dans un camp retranché qui a donné son nom à la ville *Mo3askar*, déformé par les Français en "Mascara". Sur une des hauteurs avoisinantes, le gouvernement algérien est en train d'ériger un monument commémoratif en l'honneur de ce héros national.

Le souvenir de cet homme m'émeut profondément car c'est lui qui a protégé et caché dans sa propre résidence de Damas - où la France l'avait exilé - les chrétiens persécutés en 1860 par les Turcs. Parmi ces chrétiens se trouvaient plusieurs membres de la famille BOULAD, dont mon grand-père Sélim, qui a ainsi pu échapper à la mort et émigrer vers Alexandrie où il a fait souche. Je dois donc probablement mon existence à cet homme pour lequel je ne puis m'empêcher d'éprouver une vénération particulière.

Nous arrivons enfin à Mascara où le P. de Fenoyl nous accueille chaleureusement. Comme je l'ai déjà dit plus haut, Maurice vit ici depuis dix ans, où il a été jusqu'en 1980 documentaliste et professeur de français dans un centre de formation administrative. Depuis l'ablation de ses cordes vocales il y a deux ans, il se consacre à l'aumônerie des religieuses et des quelques chrétiens de la région, en même temps qu'à un travail de traduction et de recherche.

C'est lui qui, en collaboration avec Mgr Tessier et une équipe d'une dizaine de personnes, a mis au point la méthode audio-visuelle Kamel pour l'apprentissage de l'arabe algérien. Il m'explique que cet arabe est un amalgame de deux couches successives, l'une urbaine, apportée par les conquérants arabes installés dans les villes de la côte, l'autre d'origine bédouine qui a pénétré par le Sud grâce aux tribus remuantes des Beni-Hillal venant d'Egypte.

Nous déjeunons ce midi dans la communauté des religieuses de Besançon où vivent quatre Soeurs travaillant à l'hôpital. Elles viennent de quatre régions différentes : Suisse romane, Suisse allemande, Italie et Irlande - et parlent entre elles le français. J'apprends

avec joie que leur Supérieure générale vient d'annoncer officiellement l'ouverture prochaine d'une maison au Soudan, qui fait suite à la mission entreprise l'été dernier là-bas par deux de leurs jeunes religieuses Egyptiennes : Sr Elham et Sr Afaf.

Cet après-midi, nous rendons visite à un Copte installé ici depuis six ans: Magdi Ibrahim Attia, professeur de mathématiques au lycée de Mascara. Se trouvait chez lui un autre chrétien d'Egypte, lui aussi professeur, Rouchdi Habib Fahmi, récemment arrivé en Algérie. Après la messe dominicale, je présente l'Egypte et le Soudan à la petite communauté chrétienne d'ici, groupant une quinzaine de personnes de neuf nationalités différentes.

## LUNDI 25 AVRIL

Alain Feuvrier, venu me rejoindre ici hier soir, m'emmène ce matin en voiture jusqu'au grand port pétrolier d'ARZEW, situé à une trentaine de kilomètres à l'Est d'Oran, qui est l'ancien PORTUS MAGNUS romain. La route que nous suivons fait partie d'un des grands axes nord-sud, qui relie la côte à l'arrière pays saharien.

Non loin d'ici se trouve la ville d'ASNAM qui a été victime d'un terrible tremblement de terre il y a trois ans. L'Arabie Saoudite, qui a envoyé d'importants secours pour rebâtir la ville, a exigé que cette dernière soit rebaptisée, car l'ancien nom *Al Asnam* (les idoles) lui paraissait par trop choquant. Cette ville s'appelle aujourd'hui " SCHLIFF".

Arzew est le point d'aboutissement de deux grands pipe-lines acheminant du Sud le gaz et le pétrole qui doivent être exportés à l'étranger. Pour permettre son transport sous un volume réduit, le gaz est d'abord liquéfié à une température de moins 160°, dans une immense usine qui est paraît-il la plus importante au monde en ce domaine. A l'état liquide, un litre de méthane correspond à 600 litres du même produit à l'état gazeux. Une fois parvenu à destination, le méthane liquide est à nouveau transformé en gaz pour être utilisé dans le pays importateur.

Cette opération coûteuse et compliquée serait simplifiée si l'on installait un prolongement du gazoduc sous la Méditerranée en direction de l'Europe. C'est déjà chose faite via la Tunisie, la Sicile et l'Italie. On envisage une extension semblable en direction de l'Espagne.

Outre cette usine de liquéfaction du méthane, Arzew comprend un grand nombre d'autres usines qui forment un immense complexe industriel dominé par une forêt de torchères crachant dans le ciel le feu et la suie à longueur de jour et de nuit.

De très vastes camps constitués de maisons basses préfabriquées abritent plusieurs milliers d'ingénieurs et de techniciens étrangers de toutes les nationalités : Japonais, Italiens, Yougoslaves, Français, Polonais, Américains, Philippins, Pakistanais...etc....

C'est auprès de cette communauté d'étrangers que le P.Thierry BECKER joue le rôle d'aumônier, aidé dans ce travail par le P. Philippe KOYSAN qui est employé à plein temps à l'usine.

Le P. Thierry, arabisant distingué, connaissant par ailleurs plusieurs langues - m'accueille dans son petit centre où il vient de terminer sa réunion de catéchèse à une dizaine d'enfants. Je partage leur déjeuner et parle ensuite à ces enfants - ainsi qu'à leurs mamans venues les chercher - de l'Egypte, du Soudan et de notre rôle dans ce pays. Sur les quelques milliers de chrétiens vivant dans ces camps d'Arzew, seule une petite cinquantaine pratiquent ou s'intéresse à la religion.

Après une ou deux visites dans les camps, je suis conduit par le P. Philippe à l'aéroport d'Oran où je m'envole pour Constantine, situé à l'autre extrémité du pays, côté est.

Le P. Christian REILLE m'accueille à l'aéroport et me conduit à la résidence jésuite, située au coeur de la vieille ville dans une petite ruelle à arcades, étroite et tortueuse, très couleur locale.

Christian, docteur en physique, est technicien de laboratoire à l'université de Constantine depuis 1970. Il vit ici avec trois autres jésuites : Paul DESFARGES, qui a un doctorat en psychologie et enseigne cette matière depuis six ans à l'université, François D'ONCIEU arrivé ici en 1962 et animateur dans une ferme socialiste, et enfin André Ali BOICHAT, qui a été professeur d'anglais pendant 19 ans et enseigne depuis l'an dernier le latin à des historiens dans un lycée technique.

## **MARDI 26 AVRIL : CONSTANTINE**

Le P. Paul DEVILLARD nous arrive ce matin de GUELMA - située à mi-chemin entre Constantine et la frontière tunisienne. Il y enseigne depuis treize ans le français en terminale dans un lycée d'Etat. Fatigué par l'enseignement en Algérie, il envisage de se réinsérer ailleurs et hésite entre une aumônerie de prison à Paris auprès des Nord-africains et un travail en Egypte - plus précisément dans notre résidence d'Alexandrie.

## **MERCREDI 27 AVRIL : CONSTANTINE**

Constantine est beaucoup plus arabe et musulmane que les autres villes d'Algérie - du fait sans doute de son isolement et de sa position à l'extrémité orientale du pays. Il paraît qu'au temps de la colonisation, la proportion ici n'était que d'un seul Français pour 17 Algériens, alors qu'à Alger elle était de un pour six et à Oran de un pour quatre. Les femmes ici sont plus couvertes qu'ailleurs, avec le voile rabattu sur le visage, ne laissant apparaître qu'un seul œil. J'avais aussi constaté ce phénomène dans la région de Mascara.

Je fais ce matin le tour de cette ville étrange, suspendue au sommet d'un étroit plateau rocheux bordé d'abîmes et dominant un splendide paysage de montagnes verdoyantes s'étendant jusqu'à l'horizon. La route contourne les sommets du plateau constantinois et se fraie un passage dans le roc pour surgir à nouveau au-delà de petits tunnels sombres. Ça et là, un promontoire suspendu au-dessus du gouffre permet d'admirer ce spectacle étrange et unique.

Il n'est pas surprenant que la France, au moment de la conquête, ait eu un mal fou à s'emparer de cette forteresse en 1837. Je m'engage au-dessus du pont suspendu franchissant le torrent RUMEL qui coule tout au fond à 200 mètres au-dessous de moi. Je suis pris de vertige en me penchant au-dessus de la balustrade et - je ne sais pourquoi - d'étranges idées de suicide effleurent mon esprit : comme ce serait facile de réussir sa mort ici.

J'aperçois justement sur l'escarpement d'en face un jeune homme blond aux cheveux longs étendu au bord de l'abîme et buvant d'une gourde de plastique blanc. S'agit-il d'un touriste ou d'un Algérien ? Je n'en sais rien. En tout cas sa solitude me frappe, mais je n'y prête pas davantage attention et poursuis mon chemin. Cinq minutes plus tard, j'aperçois un attroupement sur le pont que je venais de quitter. Je rebrousse chemin et me penche à mon tour pour voir ce que tout le monde est en train d'indiquer : tout en bas, au milieu de la route asphaltée longeant le torrent, j'aperçois avec horreur le jeune homme de tout à l'heure, écrasé sur le sol, les deux jambes écartées et le crâne éclaté au milieu d'une mare de sang.

S'agit-il d'un accident ou d'un suicide ? Je ne saurais le dire - bien que je penche plutôt pour la deuxième hypothèse - car la solitude de ce garçon m'avait frappé tout à l'heure.

Et voilà que je me surprends à me remémorer les moments de solitude que j'ai moi-même vécus au cours de mes voyages et le sentiment de vacuité et de détresse qui m'avaient saisi une après-midi de mai à BOSTON en 1966 au moment de traverser la rue. J'avais alors pensé moi aussi au suicide et à l'absurdité d'une existence qui me paraissait inutile et insignifiante, puisqu'elle n'avait de sens et d'importance pour personne.

C'est alors que la phrase, du chant m'était revenue à l'esprit :

" *You are nobody, until somebody loves you.* " Je comprenais tout à coup que seul l'amour justifie une existence et qu'au-delà de l'amour d'une femme, auquel j'avais renoncé, il existait un autre amour auquel je m'étais livré. Mais il reste que l'accueil reçu partout où j'ai été à travers le monde, par des milliers de frères et soeurs qui m'ont ouvert leur coeur et leur maison, a été pour moi le signe et l'expression de cet autre Amour qui a rempli ma vie.

" Celui qui aura quitté père, mère, frères, soeurs, enfants, maisons, champs, à cause de mon nom, recevra beaucoup plus et, en partage, la vie éternelle."

Je puis dire vraiment qu'au cours de ce voyage en Algérie j'ai expérimenté la réalité de cette phrase du Christ.

Mais tout cela signifie encore pour moi autre chose : c'est que l'accueil de l'étranger est un devoir sacré et qu'il faut ouvrir son coeur à toute solitude, comprendre et sentir tout ce qui se cache de détresse et de désespoir autour de nous. Plus que jamais la phrase de l'évangile prend tout son relief aujourd'hui à mes yeux :

" J'avais faim, j'avais soif, j'étais nu, étranger et en prison et vous ne m'avez pas aidé, et vous ne m'avez pas reçu, et vous ne m'avez pas accueilli..."

Seigneur, fais-moi un coeur de compassion, un coeur capable de comprendre et d'aimer.

Ce soir, messe et dîner, à la communauté des Filles de la Charité où vivent quatre religieuses : deux françaises et deux espagnoles. Deux d'entre elles travaillent comme assistantes sociales et les deux autres comme infirmières à l'hôpital. Les Filles de la Charité sont au nombre de 57 en Algérie, réparties en quinze communautés.

J'aurais aimé rencontrer ici l'évêque, Mgr Scoto, qui est un  *pied noir*  connaissant bien le pays. Mais il est en ce moment en voyage à Alger et d'ailleurs il doit bientôt prendre sa retraite pour être remplacé par quelqu'un d'autre.

## **JEUDI 28 AVRIL : Départ pour M'SILA**

Ce matin, Paul Devillard m'emmène en voiture à M'Sila, où je dois rencontrer le P. Louis Perret, Supérieur Jésuite du territoire d'Algérie. En quittant Constantine, nous empruntons un des deux autres ponts qui relie ce nid d'aigle au reste de la région et je constate une dernière fois à quel point cette ville est vraiment unique.

Nous traversons les nouveaux quartiers qui s'étendent tout alentour avec leurs HLM contrastant avec les gourbis cachés en contrebas. Il faut bien reconnaître cependant que les bidonvilles d'ici sont loin d'égaliser en nombre et en importance ceux du Maroc et que l'Algérie est nettement plus riche et plus développée que son voisin occidental.

Au milieu de la place de la gare, se dresse la statue de l'Empereur Constantin qui a donné son nom à cette ville de Constantine devenue en arabe « Qasentina ». Sur la colline avoisinante, la couvrant dans presque toute sa longueur, j'aperçois un immense bâtiment

blanc, d'un seul tenant, en précontraint, surmonté d'une grande tour rectangulaire dans le style du siège des Nations Unies à New-York. Cet étrange ensemble ultra moderne constitue la nouvelle université groupant quelque 18000 étudiants.

Dans la banlieue verdoyante nous déposons le P. D'Ouince à la ferme des trois martyrs où, pendant 20 ans, il a opéré une insertion assez remarquable dans un travail d'alphabétisation et d'animation auprès des paysans.

Je poursuis mon chemin avec Paul Devillard et nos quatre heures de route sont pour nous l'occasion de causer encore de sa future destination et de la différence de nos optiques en ce qui concerne notre mode de présence dans le monde arabo-musulman.

En descendant vers le Sud, la nature se fait de plus en plus sèche et austère. Nous atteignons enfin M'Sila, ville de près de cent mille habitants, sans cachet ni beauté, qui s'étale tout en longueur dans la plaine aride.

C'est là que Louis Perret enseigne depuis sept ans le français dans les classes secondaires d'un lycée d'Etat. Il habite un modeste appartement d'un nouvel HLM qui abrite d'autres enseignants proche-orientaux : Egyptiens, Syriens, Jordaniens, etc. Quant aux coopérants médecins travaillant à l'hôpital, ils viennent plutôt du bloc de l'Est : Russie, Bulgarie, etc...

Après le repas de midi, Paul Devillard nous quitte pour rentrer à Constantine. En soirée, Louis et moi, partageons la messe et le dîner avec la petite communauté des Soeurs Blanches vivant à M'Sila. Elles sont trois - deux françaises et une espagnole - engagées dans un travail d'artisanat populaire. Les communautés des Soeurs Blanches d'Algérie sont au nombre de 24 totalisant quelque 110 religieuses.

### **VENDREDI 29 AVRIL : Départ pour Alger.**

Louis m'accompagne jusqu'à l'autobus qui doit m'emmener à Alger. Au fur et à mesure que nous approchons de la côte, la nature se fait plus verte et plus riante. Je suis partagé entre le désir de contempler, pour la dernière fois, ce beau paysage et celui de terminer un livre passionnant sur la guerre d'Algérie. A travers ce récit, je revis ce drame plus ou moins entrevu et senti par moi, entre 1954 et 1957, lors de mon séjour en France au contact de jeunes Jésuites français qui avaient été engagés dans le combat.

Au terminus d'Alger, je suis accueilli par le P. François Denantes que j'avais connu entre 1955 et 1957 lors de mes études de philosophie à Chantilly. Après dix ans de travail comme prêtre-ouvrier dans les usines Renault en France, François a opté pour l'Algérie où, depuis deux ans, il collabore avec trois autres Jésuites au CCU - centre culturel universitaire. Il m'explique que l'engagement comme prêtre-ouvrier en France, qui était considéré il y a vingt ou trente ans comme un apostolat de pointe, ne correspond plus à grand chose pour les jeunes générations. L'ouvrier français a pratiquement obtenu tout ce qu'on peut espérer et les revendications syndicalistes et autres d'aujourd'hui n'expriment aucune situation réellement tragique. Les vrais pauvres en France actuellement - non pas tant matériellement que moralement - sont les immigrés - à la fois désirés et indésirables. Ces ouvriers - pour la plupart nord-africains - subissent des situations d'injustice ou d'ostracisme qui en font des marginaux par suite d'un racisme plus ou moins avoué ou exprimé. C'est pourquoi François a lâché son travail en usine pour venir en Afrique du Nord. C'est sans doute aussi pourquoi quatre jeunes prêtres-ouvriers de la Mission de France cherchent à se réinvestir en ce moment en Egypte.

J'arrive à la résidence jésuite de la rue Ravel - vieille maison à jardin accrochée à flanc de ville, au bord d'une modeste ruelle montante. C'est là que vivent avec François trois autres Pères, eux aussi engagés au CCU : André Araud, Joseph Rivat et Bernard Lapize de Salée, mon compagnon d'études en France et qui a été pendant six ans Supérieur du Territoire.

Le CCU, créé par les Jésuites il y a 20 ans, continue d'être géré par eux et leur permet une multitude de contacts avec les jeunes. Il consiste en une grande salle de travail pouvant accueillir une centaine d'étudiants, plus une bibliothèque de prêt à laquelle sont inscrits plus de 5000 abonnés.

Je donne ce soir une conférence au centre St Vincent sur l'Égypte et le Soudan, à laquelle sont présentes plus d'une centaine de personnes - surtout prêtres et religieuses. Rencontre extrêmement chaude et cordiale.

Mgr Tessier m'emmène ensuite dîner chez un de ses amis égyptiens, M. Nabil Naggiar, ancien élève du Collège St Marc d'Alexandrie. Il est marié à une Polonaise travaillant depuis dix ans aux Nations-Unies.

Le lendemain, samedi 30 avril, je m'envole pour Marseille

Ce séjour en Algérie, plein de rencontres et de contacts, couronne bien mes deux autres séjours en Tunisie et au Maroc et me permet de mieux sentir la situation de l'Église en Afrique du Nord. Je constate que les positions adoptées par cette Église - et en particulier par mes confrères jésuites - sont beaucoup plus nuancées qu'il y a quelques années.

## **CONCLUSION - UN DILEMME : SILENCE OU ANNONCE ?**

Le Royaume de Dieu, avant d'être une réalité proclamée sur les toits, est d'abord une réalité vécue au fond du cœur. Il n'a rien à voir avec des catégories religieuses, extérieures et sociales ; mais il est d'abord une attitude existentielle qui engage l'homme à son niveau le plus profond - dans ce qu'il a de plus intime et de plus personnel.

La grande tentation est de confondre le Royaume de Dieu avec l'Église visible et de croire que ce Royaume ne progresse que dans la mesure où l'Église grandit de façon visible et extérieure.

Le Royaume n'a rien à voir avec les statistiques, le nombre de baptêmes et de présences à la messe ; il n'a rien à voir avec ce qu'on appelle « la pratique religieuse » - il est d'un tout autre ordre et ne peut se mesurer ni se compter.

Le Christ nous l'a lui-même dit : « Ne dites pas : le Royaume de Dieu est ici ou il est là, car je vous le déclare : le Royaume de Dieu est au-dedans de vous. » (Lc 17,21)

C'est pourquoi le Christ a vécu trente ans une vie cachée au cours de laquelle il n'a rien dit. Son Incarnation est un mystère de silence, sa vie à Nazareth est un mystère de silence, sa passion, sa croix et sa résurrection sont aussi des mystères de silence - et c'est à travers tout cela que le Royaume de Dieu a été fondé et établi.

Le commandement unique du Seigneur n'a rien à voir avec la pratique religieuse. C'est le commandement de l'amour : « Aimez-vous jusqu'à donner votre vie pour vos frères. » (1 Jn. 3,16)

Au jugement dernier le Christ ne nous demandera pas si nous avons prié, jeûné ou assisté à la messe ; il nous demandera si nous avons prêté attention et aidé notre prochain affamé, nu, malade ou en prison.

L'Evangile n'a rien à voir avec les pratiques religieuses ; et le christianisme n'est pas de l'ordre de la religion établie, mais de celui de la foi et de l'amour.

En devenant une institution, une réalité sociale, l'Eglise a régressé au stade de la synagogue et de la Loi mosaïque. Mais le Royaume de Dieu n'a rien à voir avec toute cette façade, avec tout de décorum, avec toutes nos pratiques et notre casuistique.

« Mes paroles sont esprit et elles sont vie... » nous dit Jésus. (Jn. 6,63)

Et pourtant, le Christ a eu une vie publique au cours de laquelle il a annoncé cette réalité du Royaume. Ce message qu'il a proclamé, il nous a demandé de le transmettre à notre tour, et ce fut même sa dernière parole : « Allez, enseignez toutes les nations... » (Mt. 28,19)

Les Actes des Apôtres sont tout pleins de cette Parole, de ce Kérygme de l'Evangile qu'il s'agissait pour les disciples de proclamer partout. Lorsqu'on a voulu les faire taire ils répondaient : « Quant à nous nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu. » ( Ac. 4,20 )

St Paul ne disait-il pas lui aussi : « Annoncer l'Evangile n'est pas pour moi une superfluité, c'est une nécessité qui m'incombe. » ( I Co. 9,16 )

St Jean enfin ne commence-t-il pas sa première épître par ce texte :

" Ce que nous avons vu et entendu, ce que nos yeux ont vu et nos mains ont touché du Verbe de Vie... nous vous l'annonçons pour que vous-même soyez en communion avec nous et avec son Fils Jésus-Christ..." ( I Jn 1... )

Il semble donc qu'à côté du Royaume de Dieu caché et vécu, il y ait place pour une annonce de ce Royaume, sous forme d'une Parole dite et proclamée, d'un message transmis et annoncé - et qu'il s'agisse là d'un besoin, d'une nécessité voulue et demandée explicitement par le Seigneur lui-même.

Le Verbe, qui éclaire tout homme venant en ce monde, s'est fait chair par amour pour nous et il nous a demandé d'annoncer ce mystère aux hommes. Ceux qui ont eu la chance inouïe de connaître cette vérité ont le devoir de la dire et de la proclamer.

Que cette annonce ait pu conduire l'Eglise à l'idéologie et à l'intolérance, c'est certain et regrettable. Qu'on doive à certaines périodes de l'Histoire et dans certaines circonstances taire ce message et se contenter de le vivre de façon cachée et personnelle, c'est aussi vrai. Mais qu'on doive ériger en principe cette attitude et se contenter d'un simple témoignage de vie dans un monde en quête de sens et d'une Parole signifiante, cela est contestable.

La difficulté est d'articuler ces notions antinomiques - mais non contradictoires - de visible et d'invisible, d'implicite et d'explicite, de témoignage et d'annonce, de vécu et de dit, de Royaume de Dieu et d'Eglise, en sorte que l'un n'occulte pas l'autre.

Il demeure qu'une théologie de l'Evangelisation reste encore à faire et qu'on est loin d'avoir clarifié les notions de Salut et de Rédemption dans leurs rapports avec les concepts de Promotion humaine et de Progrès. C'est une tâche urgente et essentielle pour l'Eglise d'aujourd'hui.

Henri Boulad, s.j.